

# Sabine Weiss, remède à la mélancolie

RENCONTRE | Reportage, illustration, mode, publicité, portraits d'artistes... Une rétrospective est consacrée au travail foisonnant de la photographe d'origine suisse, toujours facétieuse du haut de ses 96 ans

Elle n'arrête pas de répéter : « Vous savez, je suis une très vieille dame... » Et sur le papier, elle n'a pas tort. Sabine Weiss fêtera ses 97 ans cet été, en juillet, peu après l'ouverture de sa rétrospective aux Rencontres d'Arles. Certes, quand on approche le siècle, le pas est moins ferme et, ce matin-là, le souffle est court. Mais chez elle, la gouaille et l'humour viennent contredire à chaque instant la sèche réalité de l'état civil. « Ça m'amuserait de faire une grande exposition pour mes 100 ans, glisse-t-elle. Je trouve que ça serait marrant ! » Et la photographe de dérouler ses souvenirs hauts en couleur, ponctués de détails cocasses et de néologismes.

Elle habite toujours dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris, dans l'appartement en fond de cour où elle a emménagé, en 1950, avec son mari tant aimé, le peintre Hugh Weiss (1925-2007). Non loin de la fabuleuse piscine Molitor, splendeur Art déco devenue un club privé hors de prix, mais qui était autrefois sa piscine de quartier où elle allait nager l'été et faire du patin à glace l'hiver. Dans l'appartement, le couple a donné des fêtes endiablées : « On n'avait pas de meubles. Les gens devaient chacun apporter une chaise. Ils les prenaient au passage dans les cafés. À l'époque, on ne les rentrait pas la nuit. »

A chaque dîner, elle notait le menu et les invités : « J'avais un livre de recettes, et j'écrivais qui était là, ce qu'il avait mangé et s'il avait aimé ! C'était très amusant. » Le lieu, à l'époque, se résumait à une pièce de 5 mètres sur 5 sans confort – « Mon mari m'avait dit : "Tu verras, c'est bien, y a leau dans la cour !" » – qu'ils ont peu à peu agrandie en gagnant sur la cour et l'étage au-dessus. Elle y vit bien entourée, entre les meubles anciens, les tapis et les statues, les livres et les toiles de son mari, ainsi qu'une ribambelle de pieds, de bouches et de bras épars – des ex-voto qu'elle a chinés au cours de ses multiples voyages.

## Bourreau de travail

Sous ses allures de petite grand-mère rigolote, la photographe d'origine suisse dissimule une « dame de fer » et un bourreau de travail. Restée toute sa vie indépendante, solitaire et autosuffisante, elle a longtemps refusé qu'on mette le nez dans ses archives – finalement données au Musée de l'Élysée, à Lausanne. Et elle n'apprécie pas qu'on l'enferme dans le groupe des photographes humanistes – Robert Doisneau, Willy Ronis, Edouard Boubat... –, quand bien même elle est surtout connue pour ses photos du Paris des années 1950, après la guerre : un cheval qui rue sur un terrain vague porte de Vanves, des enfants joueurs et crasseux dans les rues

ou à bord des péniches, des cafés aux ambiances nocturnes...

« Je ne me suis jamais limitée à une seule chose en photographie, proteste-t-elle. J'ai tout fait, du reportage, de la mode, des bébés, des aspirateurs, du voyage, tout. J'ai fait des personnalités, j'ai fait des morts, j'ai fait des vivants, parfois dans la même journée ! » Ce que confirme Virginie Chardin, la commissaire de l'exposition, qui mène depuis plusieurs années un travail sur son fonds et a écrit le texte pour le livre qui vient de sortir dans la collection « Photo

famille, fabrique ses propres puzzles à l'aide d'une scie, construit un dispositif pour fermer la fenêtre sans sortir de son lit... La photographie, avec son côté technique et le travail en laboratoire, lui va comme un gant. Elle se souvient d'ailleurs avoir acheté son premier appareil photo à... 8 ans, lors de l'Exposition coloniale à Paris, en 1931. Encouragée par son père, elle apprendra les ficelles du métier dans un studio réputé de Genève : « La lettre de recommandation du studio disait qu'elle pouvait absolument tout faire, remarque Virginie Chardin. Prise de vue, développement, classement... même tenir la caisse ! »

C'est un chagrin d'amour qui lui fait quitter la Suisse pour la France. Elle débarque à Paris en 1946, juste après l'ouverture des frontières, avec pour tout bagage son diplôme et son Rollei-flex. D'abord assistante du photographe de mode Willy Maywald, elle se lance ensuite en indépendante, chose rare pour une femme à l'époque. La nonagénaire balaie d'ailleurs d'une seule phrase les questions d'inégalité entre les sexes, sujet qui l'indiffère : « Parfois, les hommes disaient : "Poussez-vous ma petite dame, laissez faire les photographes", mais la petite dame, elle se laissait pas faire ! »

« Parfois, les hommes disaient : "Poussez-vous ma petite dame, laissez faire les photographes", mais la petite dame elle se laissait pas faire ! »

SABINE WEISS

Poche » d'Actes Sud : « Etant suisse, elle n'avait pas le côté franchouillard des photographes humanistes. Elle était toujours partante pour se rendre à l'étranger, et, avec son mari, ils étaient surtout proches des peintres et des artistes comme Giacometti. »

Fille d'un ingénieur chimiste et d'une mère amatrice de peinture, Sabine Weiss s'est forgé très tôt, face à l'adversité, une éthique du travail très protestante ainsi qu'un optimisme à toute épreuve. « Quand j'ai perdu ma mère, j'avais 13 ou 14 ans, rappelle-t-elle. Je l'adorais... Ça été dur, très dur. Il a fallu foncer. J'adorais mon père aussi... Après, j'ai eu la belle-mère. On se vouvoyait, on ne voulait rien avoir à faire l'une avec l'autre. »

La jeune Sabine n'a que 17 ans lorsqu'elle s'échappe de la maison pour être fille au pair. Elle qui ne goûte guère l'école est en revanche très habile de ses mains : elle coud les habits de toute la

## Prolifique après-guerre

Il faut dire que Sabine Weiss est la volonté incarnée. « J'ai toujours eu du travail. Au début, j'allais voir les commerçants, je leur proposais de photographier leur vitrine contre un peu d'argent. Et petit à petit, j'ai eu de plus en plus de clients. » Conviée au magazine Vogue après avoir fait un portrait de Miró, elle y apporte un jour ses photos d'enfants. « Au fond de la salle, il y avait un petit monsieur qui disait : "Ah, oui... ça, c'est bien..." C'était Robert Doisneau. Il m'a fait travailler à Vogue, et entrer dans son agence, Rapho. »

C'est dans ces prolifiques années d'après-guerre qu'elle rencontre son « merveilleux mari », avec qui elle a passé cinquante-huit ans de bonheur : « Je l'ai vu, et je me suis dit tout de suite, celui-là, je le garde ! On ne s'est jamais quittés. On était un couple très spécial, parce qu'on s'aimait et on s'amusait beaucoup. »

saison 2021  
2022

Joël Pommerat •  
Mathieu Coblentz  
• Clara Hérouin et Jade  
Herbulot • Jean Bellorini  
• Ariane Mnouchkine •  
Théâtre du Soleil •  
Laurent Pelly • Kaori Ito  
et Yoshi Oida • Emma





Sabine Weiss, chez elle,  
à Paris, en juin.

RICHARD DUMAS POUR « LE MONDE »

*baignoire remplie de pains de glace et il y avait plein de monde, c'était presque une fête. La morte était dans un lit à baldachin, avec des pompons et des trucs incroyables. Quand j'ai voulu la photographier, le mari a crié: "C'est son mauvais profil!" On a tiré le lit pour que je change de côté et, là, j'ai fait sauter tous les fusibles de la maison. Il n'y avait plus de lumière, tout le monde a foutu le camp, et moi j'étais avec la morte..."*

#### La vie des gens ordinaires

Contrairement aux humanistes, Sabine Weiss ne connaîtra guère de creux dans sa carrière avec les années 1960: polyvalente, elle accompagne les évolutions de la société, passe sans problème de la mode et de la photo de rue à la consommation et aux loisirs. Pour le chic magazine *Holiday*, elle signe des reportages sur les voyages des gens riches, à bord des yachts, dans les plus beaux hôtels de pays lointains. Même si le soir, après le travail, elle préfère saisir avec son appareil la vie des gens ordinaires.

Ses photos les plus fortes, présentées à Arles, ont souvent une tonalité mélancolique derrière la gaieté: fins de fêtes épuisées, enfants au regard intense, tristesse d'un couple à l'enterrement d'un chien. Mais Sabine Weiss, qui a toujours dompté le destin à coups d'éclats de rire, refuse de s'apitoyer. « *La vie, c'est quand même pas toujours jojo. Alors tant mieux s'il y a un peu d'humour dans mes images.* » ■

CLAIRE GUILLOT

L'appartement est coupé en deux, moitié studio photo pour elle, moitié atelier de peintre pour lui. Le soir, le couple aime à se promener dans le quartier, et en particulier dans les terrains vagues où traînent les clochards et les enfants, ces « morveux » un brin sauvages qu'elle aime tant photographier, en dehors de toute commande. Mais pour Sabine, Hugh seul est artiste: elle-même se considère comme une artisane – « *j'ai été un témoin, je n'ai rien créé* » – et se dérobe devant toute tentative d'analyser son travail. Quand bien même, dès 1954, elle a une exposition personnelle à Chicago – à laquelle elle ne se rend pas, bien trop occupée pour

ça – et voit plusieurs de ses photos sélectionnées pour la grande exposition « *The Family of Man* », au Musée d'art moderne de New York, en 1955.

Grâce à Rapho, qui a une antenne aux Etats-Unis, la photographe est souvent en voyage outre-Atlantique, parfois assistée de son mari – « *c'est libre, un peintre. Il conduisait la voiture.* » Aucun sujet n'est hors de portée pour elle, ni les arts ménagers, ni les portraits de bébés, ni même la

morgue: « *Les gens n'avaient pas de photos de leurs proches et c'était la dernière chance. Moi-même, je n'ai qu'une seule photo de ma mère, et elle est floue...* »

C'est en riant qu'elle évoque les funérailles somptueuses d'une femme chez un commodore (capitaine de bateau), avenue Foch. « *On m'a fait asseoir sur une chaise qui me semblait en verre de Venise. Dans la salle de bains, il y avait le champagne qui refroidissait dans la*

À VOIR  
RÉTROSPECTIVE  
SABINE WEISS  
à la chapelle des  
Jésuites du Museon  
Arlaten, du 4 juillet  
au 26 septembre.